

EMMANUEL DELILLE

Claude Lévi-Strauss,
« *Chers tous deux* ». *Lettres à ses parents (1931–1942)*,

édition et préface de Monique Lévi-Strauss,
(Paris, Seuil, collection: La Librairie du XXI^e siècle, 2015, 576 p., ill.)

Ce recueil regroupe deux cent dix sept lettres de l'anthropologue Claude Lévi-Strauss (1908–2009) adressées à ses parents, dont une cinquantaine de « lettres d'Amérique » qu'il a lui-même sélectionnées avant sa mort. Elles couvrent deux périodes discontinues : une partie de ses années de jeunesse en France au début des années 1930 pour la première d'entre elles, suivie de l'exil à New York en 1941. Manquent, hélas, entre ces deux périodes, les années passées au Brésil. Mais on peut espérer que le directeur de la collection, Maurice Olender, poursuivra le travail d'édition critique.

La première partie du recueil concerne les années de service militaire (1931–32) de Lévi-Strauss accomplies en Alsace. C'est la première fois que le jeune agrégé de philosophie, fils unique, se sépare durablement de ses parents. Moins dense que les lettres d'Amérique, cette correspondance intéresse par ce qu'elle révèle de la vie quotidienne de l'époque. Lévi-Strauss décrit la vie menée à la caserne, en province, et ses rencontres à Strasbourg. Il y parle de ses lectures — des romans policiers anglais — et s'enthousiasme pour le *Voyage au bout de la nuit* de Céline. Il lit aussi de la psychanalyse : « En ce moment, je lis un livre de freudisme, qui m'est arrivé l'autre jour. Intéressant, mais rédigé en charabia. » (lettre du 7 janvier, 1932). On sait qu'il a commencé à s'intéresser à Freud au lycée par l'intermédiaire du père de l'un de ses amis, Marcel Nathan, psychiatre et traducteur de Sigmund Freud. Lévi-Strauss se rend également au cinéma, mais déteste tout ce qu'il voit. À distance, il discute technique photographique avec son père, portraitiste professionnel. Les discussions familiales sont très politisées : Lévi-Strauss lit *l'Histoire de la révolution russe* de Léon Trotski et ne cache pas son admiration pour Léon Blum. Il songe alors à une carrière politique et active ses réseaux auprès d'élus et de ministres pour trouver le meilleur poste d'enseignant de philosophie dans le secondaire. Cette période de service militaire se clôt par une nomination au lycée de Mont-de-Marsan (1932–33) et un mariage avec Dina, qui sera sa première épouse.

La seconde partie de la correspondance est plus riche car elle documente l'exil en 1940, la découverte de New York et la vie aux États-Unis quand le pays est encore neutre, mais que les réfugiés européens affluent du monde entier. Installé à Greenwich Village, Lévi-Strauss prépare ses cours à la New School for Social Research en même temps qu'il devient ethnologue

de la société américaine, grand observateur de la vie urbaine, des campus américains et de la sociabilité recomposée des intellectuels français. Il se rend aussi bien dans les expositions, les cinémas ou les bibliothèques que les grands magasins ou les cafétérias. Il découvre le coca-cola le jour et Harlem la nuit, écoute des symphonies à la radio et du jazz (qu'il compare aux carnivals brésiliens !) dans les clubs.

Mais New York c'est surtout une véritable aventure intellectuelle. Rapidement inséré dans le paysage académique de la côte Est, Lévi-Strauss est invité à participer au *Handbook of South American Indians* dirigé par Julian H. Steward, une commande qu'il obtient par l'entremise de l'anthropologue Alfred Métraux, arrivé aux États-Unis avant lui. Lévi-Strauss croise l'itinéraire de bon nombre d'intellectuels français dont Simone Weil, Jean Wahl, Jacques Soustelle, Jacques Maritain ; il rencontre des anthropologues américains tels Ruth Benedict, Franz Boas, Ralph Linton, Robert H. Lowie et Bronislaw Malinowski, mais aussi Jean Price-Mars, intellectuel et homme politique haïtien, membre fondateur de l'Institut d'ethnologie à Port-au-Prince. La fréquentation de ces cercles intellectuels ne doit pas occulter l'inquiétude de Lévi-Strauss vis-à-vis de ses parents réfugiés dans le Sud de la France sous une fausse identité, une inquiétude qui affleure constamment dans sa correspondance. Lui-même a pu compter sur le soutien de l'une de ses tantes, traductrice installée à New York, pour l'aider à s'intégrer rapidement. Lévi-Strauss se tient également informé des modalités de survie des ethnologues français sous l'Occupation : démantèlement du réseau résistant du Musée de l'Homme, fuite de Paul Rivet, déportation et assassinat de certains de ses anciens collègues. Il s'inquiète à plusieurs reprises de l'état de santé de son maître Marcel Mauss : « Je voudrais que vous écriviez de ma part à Mauss (95, bd Jourdan, XIV^e), lui dire que je travaille beaucoup, et que tout le monde ici, spécialement Boas et Lowie, pense à lui et lui demande si on peut faire quelque chose pour lui. » (lettre du 17 septembre 1941). Mais par forfanterie ou pour ne pas inquiéter ses parents, il se met volontiers en scène dans le rôle de Fabrice à Waterloo, qui ne sait pas s'il participe à la bataille : « En ce qui me concerne, j'ai très peu de chose à vous raconter ; comme vous le savez par expérience, il n'y a rien de tel que les périodes historiques pour paraître complètement vides à ceux qui y sont mêlés. » (Lettre du 22 janvier 1942).

Si Lévi-Strauss accepte de participer à la création de l'École Libre des Hautes Études (fondée en 1942 à New York par des enseignants en exil de l'École Pratique des Hautes Études), ce n'est qu'avec beaucoup de réticence : « Ma vie a été terriblement compliquée depuis une semaine parce que d'illustres collègues (et compatriotes) sont venus me chercher pour me demander d'assurer le secrétariat général d'une institution d'enseignement supérieur de langue française dont on projette la création, et qui doit être assurée par des collaborateurs bénévoles jusqu'à ce que les fonds espérés rentrent. J'ai été terriblement tenté de refuser, finalement on y a mis tellement d'insistance que je me suis laissé entraîner, et je le regrette déjà, et attends le premier prétexte pour me retirer honorablement. » (lettre du vendredi 26 septembre 1941). Lévi-Strauss se débrouille mieux en anglais que certains de ses collègues

et obtient rapidement une véritable reconnaissance professionnelle aux États-Unis, mais il montre parfois bien peu d'empathie pour les autres exilés.

Les moments les plus savoureux, qui révèlent souvent l'ambivalence ou le caractère introverti de l'homme, concernent son adoption par le groupe surréaliste en exil : si la rencontre avec André Breton est déjà bien connue, la participation de Lévi-Strauss aux fêtes des surréalistes l'est moins. Ce dernier ne cache pas à ses parents qu'il ne comprend guère ses nouveaux amis mais que ces derniers savent s'amuser : « Par ailleurs, je vois toujours les mêmes artistes et poètes, qui se donnent un mal honorable pour essayer de reconstituer, dans les cafés de Greenwich Village, une atmosphère un peu montparnassienne. » (lettre du 13 septembre 1942). Outre Breton, les peintres Max Ernst, André Masson et Yves Tanguy apparaissent au fil des pages. Lévi-Strauss participe même à une nouvelle revue surréaliste (*VVV*, 1942–44) et donne sa voix avec Breton à la France Libre pour la radio américaine.

Enfin, au terme de cette correspondance, le lecteur découvre les premiers contacts de Lévi-Strauss avec la linguistique structurale. C'est d'abord l'anthropologue et linguiste George Herzog, spécialiste d'ethnomusicologie d'origine hongroise, qui initie Lévi-Strauss aux méthodes de la phonologie (*phonemic*). Malheureusement, la correspondance s'arrête avant la création du Cercle linguistique de New York en 1945, sorte de suite américaine du Cercle linguistique de Prague et prémisses du mouvement structuraliste qui a marqué un tournant méthodologique considérable dans les sciences humaines et sociales. On attend néanmoins avec impatience la publication annoncée de la correspondance entre Roman Jakobson et Lévi-Strauss dans la même collection. On sait que tous deux ont publié ensemble une analyse structurale du poème « Les Chats » de Charles Baudelaire en 1962 ; mais il est piquant de relever dans la correspondance, en retournant aux années de Mont-de-Marsan (1932–33), que Lévi-Strauss se gausse alors de ses élèves en improvisant des cours sur Baudelaire et, de plus, se vante de leur faire gober des interprétations hautement fantaisistes !

L'un des grands apports de cette correspondance est plutôt de révéler les réseaux politiques et universitaires sur lesquels le jeune anthropologue français s'appuie dans les années 1930–40, juste avant l'édification de son système de pensée. En revanche, elle n'a que bien peu d'intérêt du strict point de vue de l'histoire des sciences humaines et sociales. Les lettres ne révèlent pas non plus vraiment une forme d'intimité familiale ; la communication épistolaire semble plutôt construire ici un espace, dans lequel un exilé met en récit une partie de sa vie sociale à destination de ses proches restés au pays pour mieux rendre compte de ses nouvelles expériences à l'étranger. Lévi-Strauss, aux États-Unis, est déjà dans l'après-coup, car c'est son second séjour de longue durée dans le Nouveau Monde après le Brésil. Il ne manque pas d'aplomb et sait déjà comment reconstruire un espace familial à partir d'un jeu subtil de correspondances entre les rues de New York et celles de Paris, entre son expérience en Nouvelle Angleterre et celle qu'il a connue au Brésil.

Emmanuel DELILLE

« CHERS TOUS DEUX ». LETTRES À SES PARENTS

Centre Marc Bloch (Humboldt Universität, Berlin)/CAPHES (École Normale Supérieure,
Paris)
E-mail: edelille@ens.fr